



1° Lecture **Sophonie**
(2, 3 ; 3, 12-13)

Cherchez le Seigneur, vous tous, les humbles du pays, qui accomplissez sa loi. Cherchez la justice, cherchez l'humilité : peut-être serez-vous à l'abri au jour de la colère du Seigneur. Je laisserai chez toi un peuple pauvre et petit ; il prendra pour abri le nom du Seigneur. Ce reste d'Israël ne commettra plus d'injustice ; ils ne diront plus de mensonge ; dans leur bouche, plus de langage trompeur. Mais ils pourront paître et se reposer, nul ne viendra les effrayer.

Le « livre » de Sophonie ne contient que 5 pages ! Cet homme reconnu comme prophète, vécut au VII^e av. J-C., soit un siècle avant Isaïe. Son œuvre est axée sur la « colère » de Dieu et la promotion des humbles... Après le long règne de Manassé (687-642) qui fut assassiné parce qu'il avait introduit le culte des idoles, les mœurs païennes ainsi que des façons de vivre étrangères au Judaïsme, voici sur le trône un gamin de 8 ans : Josias. Tout le monde en profite : Pour le croyant de l'époque, le péché est partout. C'est là qu'intervient Sophonie, prédisant un « jour de colère » (dont les thèmes seront repris au XIII^e de notre ère dans le fameux « *Diès irae* », qui n'a rien de chrétien !!!). Le message est clair : Si vous voulez échapper à ce jour redoutable, il faut abandonner les us et coutumes païennes, reconnaître ses péchés : se convertir.

Mais face à ces menaces, comme toujours chez les prophètes, un message de réconfort est adressé aux humbles, aux « pauvres de Yahvé » (les « *anawim* » = les *courbés*), dont la seule richesse est la confiance en Dieu. Face aux arrogants, aux orgueilleux, l'Ancien Testament a vu naître avec Isaïe, Amos et Michée, un courant spirituel dont le mot-clef est le « reste », c.à.d. ceux qui restent fidèles à Yahvé. Ce *reste* fera parler de lui !

En effet, 50 ans après les paroles de Sophonie, ce sera l'exil ; et le « reste » sera constitué par les exilés dépossédés, humiliés mais dont la foi sera épurée par l'épreuve.

Même si ce prophète donne une forte coloration morale au thème de la « pauvreté », il ouvre des perspectives relatives à la fin des temps : Le mode de vie de ce « reste » est en effet paradisiaque. Derrière tout cela commence aussi à émerger l'idée nouvelle de ce que nous appelons l'au-delà. Si jusque-là, en Israël, il se réduisait à vivre comme des ombres dans le Shéol, Sophonie semble envisager une rétribution bienheureuse pour ce « reste », pour les « pauvres de Dieu », pour les humbles !

M-N. Thabut précise ici que « *humble* » tire sa racine de « *humus* », la terre. Les humbles sont ceux qui savent qu'ils ne sont que poussière et attendent tout de Dieu (y compris la vie auprès de Lui).

Ce « reste », peuple des fidèles « petits et pauvres », aura comme mission de révéler au monde le salut de Dieu. Il sera avec Jésus le levain de la pâte humaine. C'est d'ailleurs à eux qu'il adresse les « béatitudes » et tout particulièrement la première, où il dit « Heureux les pauvres » (selon Saint Luc), « Heureux les pauvres de cœur » (selon Saint Matthieu), le Royaume des Cieux est à eux ! »

voyant les foules, Jésus gravit la montagne. Il s'assit, et ses disciples s'approchèrent de lui. Alors, ouvrant la bouche, il les enseignait. Il disait : « Heureux les pauvres de cœur, car le royaume des Cieux est à eux. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu. Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux. Heureux êtes-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute et si l'on dit faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux ! »

Parce qu'on ne trouve pas « les béatitudes » dans Mc, mais uniquement dans Mt & Lc, cela fait dire aux spécialistes que ces derniers sont allés les puiser dans le fameux « Document Source ». Privilégiant très souvent le texte le plus court, on pense que Lc a gardé, mieux que Mt, la structure primitive de quatre béatitudes. Il est plus que probable que Jésus n'ait pas prononcé lui-même, à proprement parler, le fameux « discours » ou « sermon » sur la Montagne. Intéressant de noter que Luc le place dans la plaine ! C'est la tradition évangélique primitive qui a voulu ramasser en un discours vigoureux ce qui était l'essentiel de la prédication orale de Jésus, recensée entre les années 35 et 50. C'est cette recension qui a donné lieu à des documents, dont le Doc. Source.

Avec comme arrière-pensée de présenter Jésus comme le nouveau Moïse, Mt s'arrange pour faire donner à Jésus 5 discours, puisque Moïse en avait donné cinq ! Par sa place dans cet évangile (de 5,2 à 7,27), par sa longueur aussi, « le Sermon sur la montagne » est bien le « premier ». La force de son contenu, l'art de sa composition font de ce livre une perle, un joyau de la pensée religieuse universelle.

Ce discours s'adresse à ceux qui ont déjà été saisis par Jésus et sont devenus ses disciples. L'évangéliste en profite pour donner ici des orientations fondamentales à une communauté qui a fait du Christ son législateur et son médiateur, à l'image de Moïse. Mt s'adresse à des chrétiens qui viennent en majorité du Judaïsme : la Loi mosaïque est au centre du débat (cf. 5,17 : *je ne suis pas venu abolir la Loi mais l'accomplir.*) ainsi que les piliers de la piété juive : aumône, prière et jeûne (6, 1-18). Mt combat ici sur deux fronts : certains prédicateurs prétendent que la foi annule la Loi et ses exigences éthiques, d'autres considèrent l'Église comme héritière et gardienne de la Loi ! Mt doit éviter que *les conservateurs* se croient garants de la vérité évangélique et ne rallient les cercles juifs qui se sont formés après la ruine de Jérusalem, ou soient tentés d'exclure les païens attirés par le Christ : d'où l'agressivité de Mt à l'égard des scribes et des pharisiens ! A l'opposé, il y a un autre courant qui prétend s'émanciper de la Loi (*les modernes*) et qui risque de fermer la porte au juif qui tient à sa tradition, ou faire douter le juif devenu chrétien de l'enracinement biblique de l'Église. Mt doit jongler entre ces deux courants du christianisme primitif.

Comme le met en valeur la traduction de Chouraqui (*En marche, les pauvres de cœur ! En marche ..., etc.*), le sens sémitique de l'expression traduite en français par « Heureux » ou « bienheureux », révèle un don de Dieu qui propose un chemin de bonheur perceptible dès aujourd'hui (grâce aux béatitudes conjuguées au présent) ou en voie de réalisation complète (avec les béatitudes au futur, révélant ainsi une espérance).

« Heureux », ne doit pas être lu comme un mot statique, mais ouvert, car on ne peut accaparer le bonheur ! Les deux béatitudes qui sont au présent nous disent que le Royaume est là, pour les humbles (Cf. 1ère lecture) et ceux qui sont persécutés pour la justice (du Royaume), à savoir la non-violence, le pardon, la loyauté, le souci de bonne entente, ... tout ce que les tenants de la violence, du pouvoir ne peuvent admettre. Dans la Bible, la « justice » c'est, rappelons-le, une manière de vivre qui atteste de la présence du Royaume dans le cœur et dans la vie de celui ou celle qui s'ajuste à l'amour de Dieu, qui se laisse mener par l'Esprit.

Précisons enfin, qu'à travers la dernière béatitude, l'évangéliste s'adresse à la situation de ses premiers lecteurs, persécutés, critiqués à tort par les Juifs de l'époque qui ont exclu les chrétiens de leurs synagogues autour des années 80. Mt écrira son livre quelques 10 à 15 ans après ces évènements !

L'enfance du christianisme (N°6 : Paul - 1)

Paul est le personnage le mieux connu de la première génération chrétienne. Sept des lettres qui se réclament de lui sont d'une authenticité incontestable, les autres ont été écrites après sa mort par des disciples, à une époque où les communautés qu'il avait fondées étaient bien structurées. Les Actes lui consacrent leur seconde moitié. Mais si les lettres authentiques ne sont réparties que sur une quinzaine d'années, le récit des Actes, écrit 20 ans après la mort de l'apôtre a une coloration apologétique, où le personnage est mis à l'honneur et « encensé », car leur auteur, (St Luc), est issu d'une église paulinienne.

Paul, de son vrai nom Saul, est né autour de l'an 10, d'une famille juive vivant à Tarse. Son père qui avait acquis la citoyenneté romaine, le fit appeler Paul, pour rendre hommage à la «gens» (famille) des Pauli qui lui avait sans doute rendu des services en ce sens. Il avait une mauvaise santé comme le note la lettre aux Galates, et, vers 58-60, autour de la cinquantaine donc, il se décrit comme un vieillard (Philémon 9). Il était du parti Pharisien. Sa langue maternelle était le grec, mais il semble avoir reçu un enseignement rabbinique à Jérusalem.

Paul est célèbre pour sa conversion qui n'est pas à mettre en doute, mais qu'il ne relate jamais. C'est l'auteur des Actes qui a rédigé l'évènement à sa manière. A peine converti, il fit un séjour dans l'actuelle Jordanie (retraite ?), avant de se jeter à corps perdu dans l'évangélisation. Mais nous n'avons aucune information sur le contenu de son message. Trois ans après sa conversion, il va à Jérusalem où il passe 15 jours avec Pierre. Mais cette visite fut discrète car il ne rencontrera qu'un seul autre dirigeant, Jacques, le frère du Seigneur. Il eut des difficultés pour être accepté par la communauté de Jérusalem qui n'oubliait pas qu'il avait été persécuteur de l'Eglise. Il dut même s'enfuir et finit par revenir à Tarse. C'est Barnabé, envoyé par Jérusalem à Antioche dans les années 40 pour superviser et cadrer la communauté, qui le fit intégrer à cette Eglise locale dont il devint un des dirigeants. Puis, avec Barnabé, il partit évangéliser Chypre. Là, sa mission d'évangéliste prit son envol.

Cependant l'entrée des païens, (des non-juifs), dans les communautés, allait entraîner des difficultés avec l'Eglise-mère de Jérusalem où ils durent se rendre. Il y eut un compromis. Mais Paul se rendit vite compte qu'il ne rendait pas possible une vie communautaire entre les judéo et les pagano-chrétiens. Il n'accepta pas ce compromis auquel avaient adhéré Pierre et Barnabé. Ce fut pour lui un choc. Il y eut alors une rupture avec Jacques et l'Eglise-mère, rupture avec Pierre qui n'avait pas osé s'affronter à Jacques, rupture avec Barnabé, rupture avec l'église d'Antioche qui avait accepté le compromis proposé par le « frère du Seigneur ». Cette rupture poussa Paul à partir ailleurs. Seul Silas, pourtant de Jérusalem, le soutint et s'associa à lui pour une campagne d'évangélisation en Galatie. La lettre aux Galates expose les raisons de Paul sur son refus de soumettre les païens à la Loi : la liberté de l'Esprit qui fait entrer dans une nouvelle loi.

Paul forma ainsi des chrétiens issus du monde grec : Tite, Timothée tout au long d'un long périple où il fonda de nombreuses Eglises. Mais il semble que partout où il passait et fondait des communautés, des judéo-chrétiens envoyés par Jérusalem passaient derrière lui pour contrer ses positions. Paul a eu des rivaux et même des adversaires. Chef d'un groupe de missionnaires qui le considéraient tous comme leur maître spirituel et comme l'interprète inspiré de l'Evangile, on note qu'il a coupé très tôt les ponts avec les synagogues, (bien avant la rupture qui n'advient que dans les années 80, bien après sa mort).

Fort de son expérience sur le terrain, il revint à Jérusalem pour se réconcilier avec l'Eglise-mère. Il n'était plus le contestataire isolé, mais le chef incontesté d'un groupe d'Eglises qui menaient une existence autonome en terres païennes. (A l'exception de Philippes, les textes attestent que ce n'est qu'après la mort de Paul qu'elles se dotèrent de ministres permanents : évêques, diacres et Anciens, qui étaient d'anciens compagnons de Paul ou l'avaient connu). Arrivés à Jérusalem, Paul et sa délégation furent reçus, mais ce fut un échec dû à l'intransigeance absolue de Jacques ; disons-le un échec total !

(à suivre)

Homélie pour le 4^e dimanche du T. O. 2023 (pour *Une Lanterne*)

Le 28, à 17h à Lézignan et le 29, à 10 h30 à Fontcouverte,
messes présidées par Mgr Bruno VALENTIN, évêque coadjuteur.

Interpréter les textes d'Évangile est toujours un risque. La preuve en est qu'il y eut un temps où ce passage des béatitudes a été utilisé pour faire taire les pauvres gens, laisser pleurer les malheureux, leur voler leur bout de terrain, accepter de se laisser maltraiter et tout encaisser, dans l'attente du jour de Dieu ! En réaction, certains ont dénoncé la religion comme étant un opium pour le peuple, puisqu'elle disait qu'il fallait tout supporter. Ceux-là ont montré aux pauvres que le Sermon sur la Montagne était du pain béni pour les exploités et les grands de ce monde.

Alors les foules ont refusé d'attendre un bonheur toujours promis pour plus tard. Elles se sont battues, parfois avec violence, pour que justice leur soit faite, pour que la Terre soit partagée équitablement entre tous. Elles y ont cru, et ont combattu jusqu'au sang... Mais nous ne pouvons pas dire que ce fut concluant : Aujourd'hui les pauvres sont de plus en plus nombreux, et la plupart des exploités ne mettent plus leur espoir dans un avenir qui enchanterait leur existence humaine.

Nous sommes ainsi passés d'un désenchantement d'une religion qui faisait miroiter le Ciel pour faire supporter le malheur ici-bas, à un désenchantement de l'existence humaine sur la terre. Quant à nous, croyants du XXI^e siècle, nous ne pouvons plus nous contenter de vivre en espérant un bonheur pour demain, « au Ciel ». Alors beaucoup sont désabusés, désenchantés, sans grand espoir ni espérance.

Bernanos écrivait : « Le démon de notre cœur, s'appelle 'À quoi bon !' ». À quoi bon se battre pour un monde plus juste ? À quoi bon vouloir que la douceur l'emporte sur la violence ? À quoi bon ... ? C'est ainsi que, progressivement, chacun en est amené à limiter ses ambitions à lui-même, à sa réussite, à ses performances, à sa gloire. À l'heure de la mondialisation, le bonheur est de moins en moins vécu comme ayant une visée universelle, une réussite sociale commune, un vivre ensemble équilibré. Certains s'appuient sur un nationalisme exacerbé pour nous faire croire que le malheur vient des autres. On assiste ainsi à un repli sur soi : mon petit bonheur à moi ..., moi d'abord ! Cela a fait naître le culte de l'individualisme, qui n'ambitionne plus le ciel mais ne nous donne pas pour autant d'ambition collective heureuse pour la terre.

À lire notre texte, nous voyons que le bonheur est dans le présent mais qu'il est aussi à venir. Il est un devenir qui résulte des épreuves de la vie, parce que, si nous le voulons, elles peuvent nous faire grandir. Si nous étions sans cesse dans un état de nirvana, la vie finirait par être fade. C'est parce que nous refusons de plier sous les épreuves, avec le désir de nous en sortir, que nous trouvons, au bout du tunnel, une sérénité heureuse, une paix intérieure, une richesse qui nous aura fait grandir ! C'est pourquoi, d'ailleurs, l'adjectif « heureux », en hébreu, contient l'idée d'« avancée ».

On a souvent fait des béatitudes de fausses raisons pour subir nos « croix ». À écouter Jésus, ces dernières, ne doivent pas être des pieux qui nous immobilisent. Il faut au contraire les assumer au quotidien, les soulever avec l'aide des autres (nos Simon de Cyrène), et marcher coûte que coûte même en boitant, pour découvrir que le bonheur promis est déjà quelque part sur la terre.

Les béatitudes nous invitent donc à vivre l'espérance sur cette terre. Car n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions, des rêves et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prenaient faussement pour de l'espérance. Croire au bonheur est une espérance, donc un risque à courir, c'est même le risque des risques. Certes l'espérance est la plus grande et la plus difficile victoire qu'un être humain puisse remporter, mais elle implique aussi l'entraide entre nous, car les béatitudes ne s'adressent pas qu'à « moi », mais à un « nous » collectif, un « nous » humain !